

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 21 DECEMBRE 1889

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Nos cultivateurs, par J.-P.-V. Du Sault. — Pourquoi je sais mon histoire, par R. Chevrier. — L'ange de Noël (avec gravure). — Montréal : Chronique du feu, par E.-Z. Massicotte. — Poésie de Noël, par Chs.-M. Ducharme. — Noël. — La messe de minuit. — Feuilleton : Les Mystères de Panama (suite).

GRAVURES : Noël : La naissance du Verbe au sein de la Trinité et sur la terre. — La révolution Brésillienne : Portraits de l'empereur Dom Pedro II ; L'impératrice ; Le comte d'Eu ; Le maréchal de Fonseca ; B. Constant. — Rio-de-Janeiro : Vue prise de la mer. — Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	-	-	-	\$50
2 ^{me} "	-	-	-	25
3 ^{me} "	-	-	-	15
4 ^{me} "	-	-	-	10
5 ^{me} "	-	-	-	5
6 ^{me} "	-	-	-	4
7 ^{me} "	-	-	-	3
8 ^{me} "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes				\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



* * Un de mes lecteurs m'écrit pour me demander des renseignements plus précis sur Stanley dont j'ai parlé un peu dans ma dernière causerie.

Je le remercie de sa lettre, car il m'a fourni l'occasion de faire des recherches sur ce grand voyageur dont le monde entier s'occupe en ce moment, et c'est ainsi que j'ai appris que Stanley n'était pas son nom, et qu'il était anglais, alors que je le croyais né à l'ombre du drapeau étoilé de la république des Etats-Unis.

Je viens de lire avec le plus grand intérêt une étude faite par Adolphe Burdo sur Stanley, sa vie, ses aventures et ses voyages, et c'est pourquoi je suis un peu mieux ferré aujourd'hui sur le sujet qui nous occupe.

Stanley est un exemple de ce que peuvent produire le courage, l'énergie et l'étude.

Il n'a pas été bercé sur les genoux d'une duchesse, il est né dans une misérable cabane et tout ce qu'il a appris, lui qui est devenu un savant, il l'a acquis en partie aux cours publics du soir et surtout par lui-même, travaillant tout le jour pour gagner sa vie et passant ses soirées et souvent une partie de ses nuits à étudier avec énergie, avec passion.

Au moment où Montréal et Québec viennent d'ouvrir des écoles du soir où les ouvriers, les travailleurs et les besogneux peuvent aller chercher un peu de cette science que leur pauvreté les a empêchés d'acquérir plus tôt, il est bon de parler d'un homme qui a pu, grâce à des cours du même genre, devenir une des illustrations de notre siècle.

* * De son vrai nom, Stanley s'appelle John Rowlands ; alors que beaucoup le croient Américain, il est en réalité Anglais, né en 1840, à Denbigh, dans le pays de Galles, d'une mère si pauvre,

que la malheureuse femme fut obligée de placer ce fils qu'elle chérissait à l'hospice des enfants de St-Asaph ; et c'est là que le jeune Rowlands reçut sa première instruction, et, à cette époque déjà, son caractère se dessinait ; il était ombrageux, peu communicatif, très susceptible, doué d'une volonté de fer et d'une humeur inflexible.

A treize ans, il se prit de passion pour les grands voyages, et n'eût qu'un but : gagner Liverpool pour de là partir pour l'inconnu.

Il s'enfuit et arriva à pied au port qu'il avait choisi.

Arrivé à Liverpool, il ne trouva pas à s'enrôler à bord d'un vapeur comme il l'espérait ; il eut des moments de désespoir fou ; mais, sans se laisser abattre, il résolut de travailler pour amasser la somme nécessaire à son passage ; et, pendant près de trois ans, cet enfant fit le dur métier de débarqueur de navires.

Au bout de ces trois années de travail, il se passa enfin un événement qui lui permit de partir.

* * Par une froide et triste soirée de décembre, dit M. Burdo, sous le porche de la maison d'un entrepositaire, au milieu de tonneaux d'huile et de couleurs, un jeune garçon était accroupi, songeur ; à la clarté du bec de gaz qui flambait dans le couloir où le vent en s'engouffrant faisait rage, l'enfant comptait et recomptait dans sa main quelques pièces d'argent ; et chaque fois que trébuchait la dernière, il y avait dans ses yeux, dans son geste, dans tout son être, comme un désespoir poignant.

— Ce n'est pas assez, murmurait-il ; il manque près d'une livre ! Jamais je ne gagnerai cela d'ici à demain ! Et pourtant, j'ai quitté mon gîte ce matin pour n'avoir pas à payer ma nuit.

Il fit une pause.

— Ah ! c'est que j'espérais travailler davantage aujourd'hui, continua-t-il avec un gros soupir ; mais, par ce brouillard, les navires n'ont pas pu entrer dans le port, et il n'y a pas eu grand' chose à gagner pour les petits débarqueurs !

Son regard devint dur et fixe :

— Et pourtant, c'est demain qu'il part pour la Nouvelle-Orléans !

L'enfant avait pris son front dans ses deux mains, et de ses doigts crispés il semblait vouloir pétrir sa tête pour en faire jaillir la solution d'un problème ardu. Soudain, il se redressa, et, d'un air crâne :

— Je partirai quand même ! dit-il simplement.

Et là-dessus, avec ce calme que donne une résolution inébranlable qui met fin à tout enfement nouveau de l'esprit, il s'étendit par terre, ferma les yeux, et s'endormit profondément avec un tonnelet de céruse pour oreiller.

Le lendemain, de bonne heure, il était au port, et, s'adressant au patron d'un navire en partance pour la Nouvelle-Orléans :

— Je voudrais m'enrôler parmi vos hommes d'équipage, demanda-t-il.

— Il est au complet, mon équipage, fit le capitaine d'un ton bourru.

— C'est que, voici, monsieur, je veux aller à la Nouvelle-Orléans ; alors, j'ai pensé que peut-être me permettriez vous de suppléer à cela par mon travail ; je me mettrai à m'importe quelle besogne ; le voulez-vous ?

Le capitaine allait l'envoyer au diable quand, levant les yeux sur ce voyageur en herbe, il fut frappé de son air intelligent et décidé ; il eut un moment d'hésitation, puis, appelant le quartier-maître :

— "Enrôlez-moi ça comme mousse," ordonna-t-il.

Et le jeune garçon s'en alla à la Nouvelle-Orléans, gagnant son passage et son pain au rude labeur de marin.

Ce pauvre diable qui, à seize ans, couchait à la belle étoile dans les rues de Liverpool, ce courageux enfant qui déjà travaillait comme un homme, cet être remuant et énergique que piquait la tarentule des voyages, c'était Stanley, le futur explorateur qui, plus tard, allait attacher son nom aux plus grandes épopées géographiques de notre époque.

* * Or voici qu'au moment où l'on songe à supprimer le français chez nous, dans le pays décou-

vert par Jacques Cartier, où chaque rivière, chaque montagne, chaque lac rappelle un nom français, les Américains—qui sont des Anglais perfectionnés—viennent de prendre une résolution tout à fait contraire.

Ce conseil de l'instruction publique de la ville de New-York a décidé, en effet, non seulement de ne pas supprimer les cours de français—quoiqu'on lui en ait fait la demande—mais encore de les rendre plus sérieux et plus efficaces, en les commençant au premier degré et en les prolongeant jusqu'au cinquième degré inclusivement.

De cette façon, est-il dit dans la résolution en question, l'enseignement du français commencera en même temps que celui de la langue anglaise, et, en se continuant jusqu'aux études supérieures, il permettra aux élèves qui se destinent aux affaires d'y entrer avec un bagage plus utile que celui qu'ils peuvent y apporter aujourd'hui.

Par cette intelligente résolution, ajoute le *Courrier des Etats Unis*, le conseil de l'instruction publique répond à la seule objection sérieuse qui s'élevât contre l'enseignement du français, et qui consistait en ce qu'il était trop court et trop superficiel pour être d'une suffisante utilité publique.

Mais, je le répète, les américains sont des anglais perfectionnés.

D'un autre côté, le gouvernement de l'île Maurice, colonie anglaise comme le Canada, a décidé il y a quelques mois d'adopter la langue française comme langue officielle, tout en ne proscrivant pas l'enseignement de la langue anglaise.

Mais les mauriciens sont très perfectionnés.

* * Plaisanterie à part, la prétention de M. McCarthy et de ses amis les *equalrightistes* (ombres de Molières, de Lamartine et de Victor Hugo, voilez-vous la face !...) est tout simplement et peut se traduire ainsi :

— Nous, *equalrightistes* (pardon, mon Dieu), étant trop bornés et trop obtus pour apprendre le français, décrétons que tous les Canadiens doivent être faits à notre image et à notre ressemblance, et que nul ne devra s'initier aux mystères de la langue de Jacques Bonhomme et de Jean Baptiste.

Et plus tard, rééditant le mot de Prud'homme, quand le fils d'un *equalrightiste* (!!!) demandera à son père :

— Est-il vrai, p'pa, que nous descendons du singe ?

L'*equalrightiste* (!!!) pourra répondre sans crainte :

— Toi, mon fils, mais pas moi !!!!!!!

Et ce sera vrai.

Leon Ledieu

NOS CULTIVATEURS

Lorsqu'après avoir parcouru les belles et fertiles campagnes de la province de Québec, nous visitons ensuite les autres provinces du Canada, habitées par des peuples d'origines diverses, où prédomine, néanmoins, l'élément anglo-saxon, nous constatons avec peine que, sous le rapport de l'agriculture, nous sommes sur un pied d'infériorité marqué avec ces derniers.

Tous les hommes, qui ont à cœur la prospérité de l'agriculture et l'avancement de notre race, déplorent amèrement cet état de chose, dû, en grande partie du moins, au manque d'instruction pratique et à l'obstination, de la part d'un grand nombre, à suivre les vieilles routines locales, en dépit des nombreux exemples qu'ils ont sous les yeux.

Nos cultivateurs, à peu d'exception près, sont encore sous l'impression qu'il suffit de savoir tracer un sillon, conduire deux chevaux ou manier une bêche, pour tirer bon parti d'une ferme et méconnaissent les avantages que leur procurerait une instruction, même élémentaire, pour se perfectionner dans la science agricole, dont l'étude est absolument nécessaire pour parvenir aujourd'hui.

L'agriculture, dans notre province, compte pour